VOLPILHAC-AUGER (Catherine) (dir.) – *La Collection
Ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du
Grand Siècle*

Grenoble : ELLUG/Université Stendhal, 2000. – 428 p.

Annie Bruter

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/860>

DOI : 10.4000/histoire-education.860

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 148-153

ISBN : 2-7342-0868-7

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Annie Bruter, « VOLPILHAC-AUGER (Catherine) (dir.) – *La Collection Ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du Grand Siècle* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 89 | 2001, mis en ligne le 14 janvier 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/860> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.860>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

VOLPILHAC-AUGER (Catherine) (dir.) – *La Collection Ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du Grand Siècle*

Grenoble : ELLUG/Université Stendhal, 2000. – 428 p.

Annie Bruter

RÉFÉRENCE

VOLPILHAC-AUGER (Catherine) (dir.) – *La Collection Ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du Grand Siècle*. – Grenoble : ELLUG/Université Stendhal, 2000. – 428 p.

- ¹ *Ad usum Delphini* : qui, parmi ceux qui usent encore de cette expression longtemps employée pour désigner un ouvrage expurgé, se doute qu'elle a d'abord servi à nommer une édition en version intégrale ? Sous la houlette du duc de Montausier, gouverneur du Grand Dauphin, et de l'érudit Huet, sous-précepteur de ce dernier, paraît de 1674 à 1691 une série de volumes destinés à mettre à la portée de l'élève princier en même temps que du public cultivé les œuvres majeures de l'Antiquité latine (une dernière publication, celle des œuvres d'Ausone, aura lieu tardivement en 1730) : chacun de ces ouvrages comporte, outre le texte latin proprement dit, une paraphrase (*interpretatio*) et des notes (*notae*) dans la même langue, qui doivent faciliter la compréhension de l'œuvre au latiniste déjà dégourdi, mais pas encore expert. Une série de dictionnaires complète cette quarantaine de volumes, dont la plupart comportent par ailleurs des index divers, notamment des index de mots qui devaient à terme être rassemblés pour former une sorte de *thesaurus* de la latinité : entreprise colossale qui n'a pu être menée à bien, de même qu'a été abandonné le projet initial de publier la totalité des œuvres latines connues. Se trouve néanmoins constituée une collection d'auteurs profanes de l'Antiquité (en dépit de la forte présence de l'Antiquité tardive, les auteurs chrétiens y

sont peu nombreux : notons l'absence remarquable de tout Père de l'Eglise) en laquelle on peut voir une préfiguration de ce que seront plus tard les collections de Teubner, Loeb ou Les Belles Lettres. La filiation, cependant, n'est pas directe – ou plutôt, elle est inexistante : ces collections sont en effet des collections savantes, quand les ouvrages *ad usum Delphini* se voulaient destinés à l'honnête homme. Tentative ultime pour faire triompher l'idéal humaniste de contact direct avec la lettre des textes antiques, l'entreprise de Huet et Montausier n'aura pas de lendemain, le triomphe du français rend leur effort inutile : la traduction s'impose désormais, expliquant (en partie) l'oubli dans lequel est tombée la collection.

- 2 C'est à ressusciter cette entreprise éditoriale méconnue que s'est consacrée une équipe pluridisciplinaire de recherche, sous la direction de Catherine Volpilhac-Auger, et ce sont les premiers résultats de cette recherche collective que livre ce volume à plusieurs voix, à la fois recueil de contributions et publication de sources, qui est en même temps un beau livre : agréablement imprimé et relié, il est illustré de quelques planches reproduisant des portraits de Montausier et de Huet et des pages tirées des ouvrages de la collection. Il réunit de plus une histoire de celle-ci, des études éclairant ses divers caractères (expurgation, paraphrase, érudition, index et dictionnaires), d'importantes annexes textuelles et bibliographiques parmi lesquelles on citera au premier chef la correspondance, en grande partie inédite, relative à l'entreprise, et un index. Solidement appuyés sur cette correspondance et sur les *Mémoires* de Huet, les chapitres dans lesquels C. Volpilhac-Auger (avec la collaboration de Frédéric Saby pour la bibliographie matérielle) présente successivement les promoteurs de la collection, les textes publiés, les auteurs et les libraires chargés d'en assurer l'édition, introduisent le lecteur au cœur de la politique culturelle louis-quatorzienne, au carrefour de plusieurs secteurs de la recherche historique : histoire littéraire et histoire des idées, bien entendu, mais aussi histoire du livre et histoire de l'enseignement. Plus techniques, les contributions d'Etienne Wolff sur l'expurgation des textes, de Bernard Colombat sur la paraphrase, de Bruno Bureau sur les notes et l'érudition, et de Martine Furno sur le travail lexicographique opéré dans le cadre de la collection (dans les *indices vocabularum* et les *Dictionnaires* de Pierre Danet) achèvent de cerner les contours d'un objet difficile à définir au regard des conceptions actuelles en matière de littérature, de philologie ou d'enseignement.
- 3 C'est en effet une collection dans laquelle l'appareil didactique destiné à faciliter l'accès au texte latin (paraphrase et notes) est lui aussi en cette langue. Elle est à la fois expurgée des passages jugés chargés « d'obscénité », et intégrale, ceux-ci figurant presque toujours en fin de volume. Le choix des auteurs, s'il s'explique facilement quand il s'agit des grands classiques – Cicéron et Virgile en premier lieu – y est parfois plus mystérieux : pourquoi Boèce plutôt que Sénèque, Manilius au lieu de Varron, pour ne citer que quelques exemples ? L'histoire y tient bien entendu une grande place, comme il se doit dans une collection destinée à l'éducation d'un prince, mais poésie, rhétorique, philosophie ou histoire naturelle n'en sont pas absentes. Et l'annotation est destinée à enrichir la latinité du lecteur, à l'éclairer sur les procédés textuels utilisés par l'auteur et à meubler son esprit de connaissances diverses (historiques et géographiques, surtout) autant qu'à faciliter sa compréhension de l'œuvre. Dernière bizarrerie, cette collection expressément destinée à l'éducation d'un prince fait l'objet d'une publication qui s'achève bien après que cette éducation a pris fin. Quant aux auteurs à qui a été confiée l'édition des œuvres publiées, ils ont pour unique point

commun d'être jeunes. Certains se feront connaître par la suite, à des titres d'ailleurs fort divers (le jésuite La Rue fut un prédicateur célèbre, Anne Le Fèvre une helléniste réputée), d'autres resteront à jamais obscurs. Beaucoup sont enseignants, mais pas tous, et si un certain nombre de ces enseignants ont été recrutés parmi les jésuites (c'est en particulier à eux qu'est concédé Cicéron en bloc, à l'exception des œuvres philosophiques), d'autres sont des membres de l'université de Paris. Des protestants y voisinent avec des catholiques, en tout cas avant 1685. Si tous finalement sont français, il avait été envisagé d'y adjoindre des érudits étrangers (Graevius et Leibniz). Et il y figure même une femme (protestante, qui plus est) : Anne Le Fèvre, la future Mme Dacier, connue pour le rôle important qu'elle a joué plus tard dans les études hellénistes en France. Tout, dans cette collection, paraît donc paradoxal, y compris son devenir éditorial et bibliographique puisqu'elle a été méprisée par la critique tout en devenant, très tôt, objet de recherches de la part des bibliophiles et de plagiat de la part des libraires.

- 4 C'est à n'en pas douter cet ensemble de paradoxes qui a aiguillonné la recherche, induisant des résultats d'une grande richesse où l'histoire de l'éducation, et spécialement l'histoire de l'enseignement des humanités, trouvera beaucoup à puiser. Non sans quelques regrets toutefois, tant c'est le sort des meilleurs travaux que de faire croître le degré d'exigence de leurs lecteurs... Le premier de ces regrets tient au caractère (très) sélectif de la bibliographie finale, que ne compense pas tout à fait l'abondance des notes de bas de page, forcément moins complètes et moins commodes à manier : il surprend dans un ouvrage si évidemment destiné, par la qualité de son contenu comme par celle du travail éditorial qui a présidé à sa fabrication, à devenir un ouvrage de référence.
- 5 Le second obligera l'histoire de l'éducation à s'interroger sur elle-même, puisqu'il concerne le caractère daté de la vulgate historiographique sur lequel s'appuient les auteurs de l'ouvrage, en dépit de l'utilisation ponctuelle de quelques travaux récents. On retrouve en effet dans le livre les idées courantes depuis un siècle sur la modernité de la pédagogie janséniste ou oratorienne face au bastion d'immobilisme qu'aurait constitué l'enseignement jésuite (p. 20 et 157), ou sur la disparition des études traditionnelles consécutive à celle des établissements d'Ancien Régime (p. 21). Or ces « faits » ont été construits par une historiographie destinée à donner une généalogie à la pédagogie « française » et « moderne » mise en place par la III^e République dans les établissements secondaires : hostile à la rhétorique comme à l'Ancien Régime, cette historiographie de combat a identifié modernité et recul des langues anciennes, et majoré les effets de la coupure révolutionnaire sur les contenus et les pratiques d'enseignement. C'est l'évolutionnisme latent de ce cadre historiographique qui fait apparaître la collection *ad usum Delphini* comme une entreprise à contre-courant, notamment parce qu'il oriente la perception de son cadre pédagogique.
- 6 L'originalité de la collection, en particulier le paradoxe de sa localisation chronologique (après les grandes éditions de textes anciens de la Renaissance, mais avant l'apparition de la philologie « scientifique » du XIX^e siècle) semble en effet moins grande si on la rapporte non aux autres éditions d'auteurs latins, mais aux pratiques scolaires du temps, comme l'ont d'ailleurs fait spontanément les membres de l'équipe qui ont analysé les ouvrages eux-mêmes. Ils se sont référés pour cela à l'enseignement jésuite, le mieux connu – à juste titre, puisque les travaux récents insistent désormais sur la parenté profonde des diverses pédagogies d'Ancien Régime entre elles au delà des

nuances parfois importantes qui les séparent (ce qui n'empêche pas de regretter que les régents de l'université de Paris ne fassent, contrairement aux jésuites, l'objet d'aucune considération d'ensemble : il est vrai que l'histoire des collèges de l'Université, non renouvelée jusqu'ici, reste indigente en l'attente du volume que prépare sur elle Marie-Madeleine Compère). Ce sont en effet les finalités mêmes de la pédagogie humaniste : l'enrôlement des textes anciens au service de la formation rhétorique et religieuse, induisant la nécessité d'apprendre leur langue et de les lire en version intégrale tout en entraînant l'expurgation des passages obscènes, que l'on trouve à l'œuvre dans les volumes *ad usum Delphini*. Ce sont, parallèlement, les méthodes des régents : lecture expressive du texte, explication de celui-ci par une paraphrase à finalités variables (allant de l'explicitation pure et simple d'un passage au démontage de ses procédés d'écriture) en fonction du niveau des élèves, commentaire « érudit » destiné à la fois à récréer les élèves et à étendre leur maîtrise de la culture latine au corpus textuel antique tout entier, qu'on retrouve dans l'*interpretatio* et les *notae*. Ce sont elles encore qu'on retrouve jusque dans la disposition typographique des ouvrages, destinée à permettre de distinguer d'un coup d'œil les différents moments de l'explication du texte.

- 7 Ces remarques n'invalident nullement l'interprétation d'ensemble proposée par le livre, elles la confortent et permettent peut-être de la prolonger : il ne s'agit pas ici, on l'aura compris, de défendre un pré carré, mais au contraire de plaider pour un renforcement de la convergence entre divers secteurs de la recherche historique, en croisant les hypothèses interprétatives. Ni véritablement savante, ni vraiment scolaire, la collection *ad usum Delphini* apparaît bien comme un produit tardif de la *Respublica literaria* humaniste, par sa finalité rhétorique et par son encyclopédisme non disciplinaire comme par l'œcuménisme transcendant les cloisonnements institutionnels, religieux ou nationaux, qui a présidé (ou souhaité présider) au recrutement de ses auteurs. Le paradoxe est bien que cette grande entreprise éditoriale prend place à une époque où le latin est en train de perdre son statut de langue véhiculaire – signe d'une mutation profonde du rapport de la société à ses textes fondateurs. La transformation du statut du latin ne signifie cependant pas la fin de son rôle culturel, et son enseignement a encore de beaux jours devant lui par delà la parenthèse révolutionnaire¹ : qu'on se rappelle les tollés provoqués par la suppression des vers latins en 1872, et par celle de la rhétorique en 1880... Mais il est vrai que cet enseignement va peu à peu devenir celui d'une langue morte alors que l'entreprise de Huet et Montausier semble relever, notamment d'après l'étude de l'annotation menée par Bruno Bureau, de la pédagogie du latin langue vivante héritée de la Renaissance.
- 8 La perspective apparaît cependant encore différente si on interroge, au lieu des seuls contenus et procédés de l'enseignement, la question de ses supports : les élèves n'accédaient en général aux textes étudiés, au XVII^e siècle, que par l'intermédiaire de la « feuille classique » spécialement éditée à leur intention par les libraires des collèges. Loin d'être un témoignage d'arriération, la collection *ad usum Delphini* pourrait à cet égard être un produit d'avant-garde dans une évolution menant de la feuille classique au livre scolaire, dont elle apparaît comme une préfiguration : à égale distance du texte nu des éditions courantes et de l'entassement de gloses des ouvrages savants, elle comprend en plus du texte le commentaire du régent déjà imprimé quand la feuille pédagogique n'offrait à l'élève qu'un espace pour prendre ce commentaire en note... N'est-ce pas ce caractère didactique de la collection qui rend compte à la fois du discrédit dont elle fut victime auprès des critiques, et des plagiat dont elle fit l'objet de

la part des libraires ? Il est en tout cas intéressant de noter que ce modèle d'ouvrage pédagogique, si c'en est bien un, n'est pas issu du monde enseignant, mais d'une initiative monarchique destinée à contribuer simultanément à l'éducation du prince et au bien du public – manifestation du lien d'un nouveau genre alors établi entre pouvoir et savoir.

NOTES

1. Cf. André Chervel et Marie-Madeleine Compère : « Les Humanités dans l'histoire de l'enseignement français », *Histoire de l'éducation*, n° 74, Paris, INRP, mai 1997, pp. 5-38.